4e Année. — N° 200. Dimanche, 31 Octobre 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. CHAPEAU DE FILLETTE DE 12 ANS. 2. TOQUE FRONCÉE. 3. CHAPEAU EN FEUTRE NOIR.
4. CHAPEAU DE FILLETTE DE 6 ANS. 5. CAPOTE EN FAILLE BLANCHE. 6. CAPOTE DE BÉBÉ. 7. CHAPEAU DE FILLETTE DE 10 ANS.

SOMMAIRE

GRAVURES : Sept chapeaux d'enfants. — Trois paletots d'hiver (devant et dos). — Bande en application de drap. — Cravate au plumet's. — Col ouvert en toile Colbert (2 dessins). — Col marin. — Capote pour fillette. — Costume de fillette de huit ans (dos et devant). — Costume de fillette de douze ans. — Toilette en faille. — Toilette en cachemire. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche coloriée de chapeaux.

8. DEVANT DU PALETOT DE VELOURS NOIR.

9. DOS DU PALETOT DE VELOURS NOIR.

10. PALETOT EN DRAP BLEU FONCÉ (DEVANT).

12. PALETOT EN DRAP NOIR (DOS).

11. PALETOT EN DRAP BLEU FONCÉ (DOS).

13. PALETOT EN DRAP NOIR (DEVANT).

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Chapeau de fillette de douze ans, en feutre blanc, orné de faille bleu marine et de deux plumes blanches.

2. Toque froncée à fond mou, pour petite fille de quatre à cinq ans, en velours bleu marine, doublée de faille bleu clair. Nœuds de faille bleu clair, aloès bleues teintées.

3. Chapeau en feutre noir, orné d'un galon naïté en soie noire, avec plume de coq formant aigrette. Ce chapeau se fait également pour garçon ou fillette de six à sept ans.

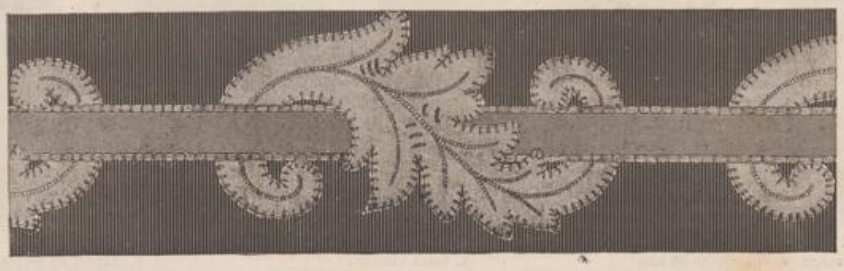
4. Chapeau pour fillette de six ans, en velours bleu pâle, avec grand nœud derrière, et orné d'une rose sur le fond.

5. Capote en faille blanche pour petite fille de deux ans, avec ruches en dessous. Nœud de faille blanche et plumes blanches.

6. Capote de bébé d'un an, en faille bleu clair, doublée de faille blanche, avec ruche mêlée de rubans en dessous; choux de ruban bleu et de dentelle blanche en dessus.

7. Chapeau de fillette de dix ans, en feutre gris, orné de nœuds de faille gris et rose. — Ces différents modèles de chapeaux ont été créés, pour la *Revue de la Mode*, par la maison du Petit-Saint-Jean, rue du Quatre-Septembre, 11.

8 et 9. Dos et devant d'un paletot de velours noir, orné de plumes frisées et d'une dentelle de Chantilly. Un riche galon en passementerie descend de chaque côté devant et derrière en s'écartant à la base. Le dos est fendu pour laisser un plissé de faille. Les revers des manches sont faits avec les mêmes galons en passementerie, avec nœuds à la couture extérieure. — Modèle de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.



14. BANDE EN APPLICATION DE DRAP.

10-11. Dos et devant d'un paletot en drap bleu foncé. — Tous les petits traits du dessin marquent la place des petites tresses d'argent qui garnissent ce vêtement, qui est court par derrière et qui forme par devant deux longs pans carrés. Ainsi qu'on peut le voir, les galons d'argent sont posés en chevron au col et aux manches et tout droit autour du vêtement; des boutons soie et argent ornent les coutures, les côtés des poches et les re-

vers des manches. — Modèle de Mme Duboys.

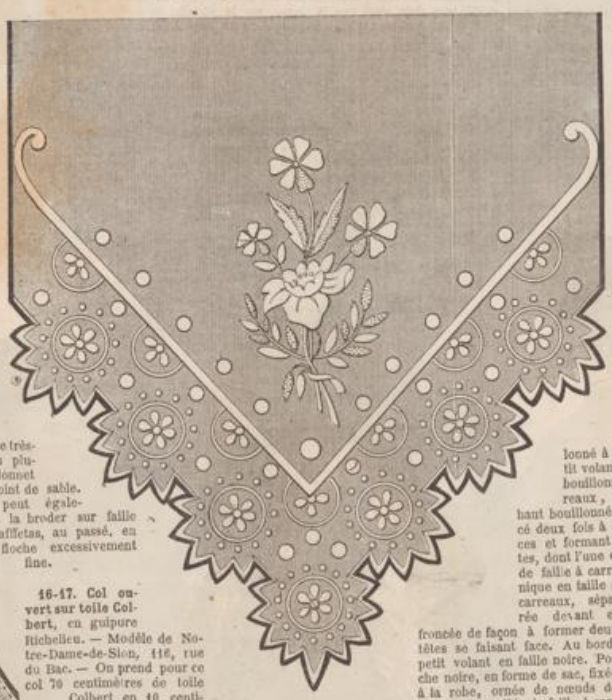
12-13. Dos et devant d'un paletot en drap noir orné d'un col carré en velours noir, couvert de soutaches d'or et d'argent alternant; ces soutaches garnissent le devant, tournent autour du paletot et remontent dans le dos; frange de soie noire et fils d'or et d'argent; parements de velours aux manches, ornés de plusieurs rangs de soutache or et argent posés en creux. — Modèle de Mme Duboys.

14. Bande en application de drap sur drap. — Modèle du Sphinx, 33, avenue de l'Opéra. — Cette bande convient pour ameublement, portières et rideaux.

On coud d'abord un large lacet ou galon par un point couponné de chaque côté. On découpe en drap rouge ou vert les feuilles formant ornement; on les enroule autour du bâton, de façon à ce qu'en tête comme en pied une partie se trouve couverte par le motif; puis celui-ci est rattaché au moyen du feston lâche dit feston berlinois, exécuté en cordonnet. Dans le milieu, l'arrête se fait au point de tige ou au point d'épine.

15. Cravate au plumetis. — On la brode sur batiste, sur linon ou sur mousseline suisse très-claire, au plumetis, cordonnet et point de sable. On peut également la broder sur faille ou taffetas, au passé, en soie floche excessivement fine.

16. COLLIER DU COL OUVERT EN TOILE COLBERT.



15. CRAVATE AU PLUMETIS.

16-17. Col ouvert sur toile Colbert, en guipure Richelieu. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — On prend pour ce col 70 centimètres de toile Colbert en 10 centimètres de large, à 1 fr. 50 le mètre, en y comprenant le collier et les coins cassés qui se font en sens opposé. Il se brode au feston pris sur l'étoffe pour entourer les pleins, et en barrettes vénitiennes sur fils lancés pris au défaut de l'étoffe pour les clairs. Il est bien entendu que ce travail peut également se faire sur toute autre toile, seulement sur celle désignée il a beaucoup plus de style.

18. Col marin. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — On se procure le lacet médaillon canevas spécial édité par la maison de Notre-Dame-de-Sion; le prix est de 35 centimes le mètre, ou 8 fr. 50 les 25 mètres. On le coud sur une moleskine sur laquelle le dessin a été retracé au préalable, puis on coud le lacet Renaissance, en accentuant bien les angles et en soignant les courbes. Ceci fait, il ne reste plus à exécuter que les barrettes cordonnées qui relient lacets et médaillons. Avec 2 mètres 50 de lacet médaillon et 5 mètres de lacet Renaissance à 25 centimes, on peut exécuter ce col.

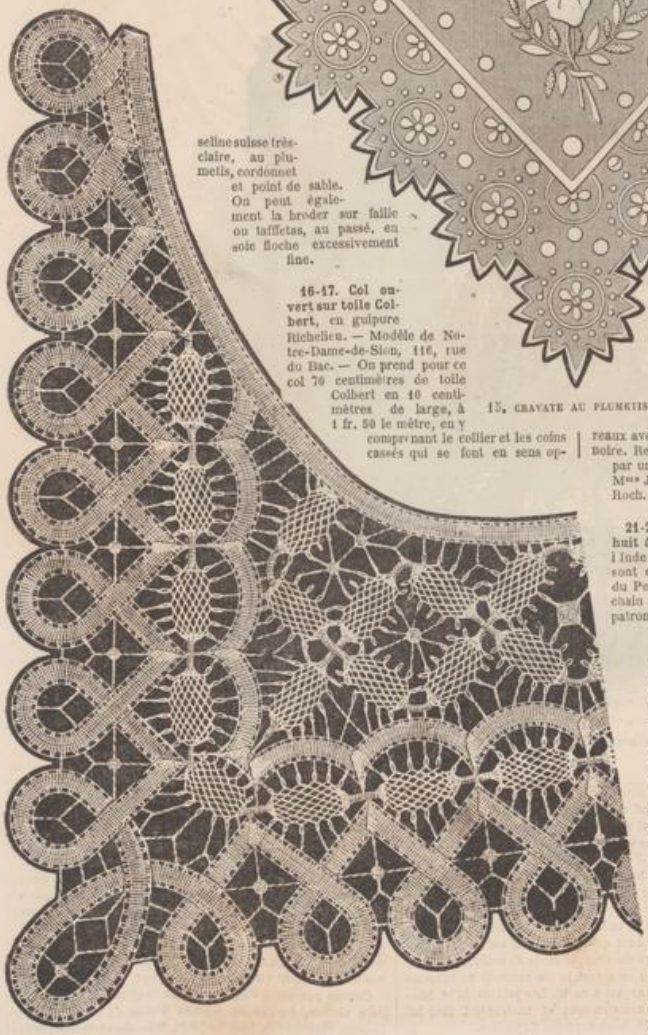
19. Capote en vigogne beige, serrée à la taille par une ceinture en même étoffe, pour fillette de douze à treize ans. — Modèle de la maison du Petit-Saint-Jean. — Nous donnerons, sur notre supplément du 6 novembre, les patrons de cette capote.

20. Toilette en faille noire et faille nattée à carreaux blancs et noirs. — Sur la jupe, dans le bas, un petit volant noir froncé, puis un bouillonné à carreaux, un petit volant noir plissé, un bouillonné à carreaux, enfin un haut bouillonné tiré froncé deux fois à deux places et formant deux têtes, dont l'une est lisérée de faille à carreaux. Tunique en faille à carreaux, séparée devant et froncée de façon à former deux têtes se faisant face. Au bord, petit volant en faille noire. Poche noire, en forme de sac, fixée à la robe, ornée de nœuds de faille noire mêlés de faille à carreaux. Corsage en faille à carreaux avec plastron devant et derrière, en faille noire. Revers en faille à carreaux se terminant par un plissé noir. — Modèle de Mme Jenny Pasquet, 32, rue Saint-Roch.

21-22. Costume pour fillette de huit à dix ans, en cachemire de l'Inde gris; toutes les garnitures sont en faille assortie. — Modèle du Petit-Saint-Jean. — Notre prochain supplément contiendra les patrons de ce costume.

23. Costume pour fillette de douze ans, en cachemire de l'Inde noir, garni de tresse alternativement noire et vieil argent; agrafe en vieil argent au manteau. — Modèle du Petit-Saint-Jean. — Les patrons seront publiés sur notre prochain supplément.

24. Toilette en cachemire de l'Inde. — Le jupon est en cachemire de l'Inde havane et orné de volants en biais, au nombre de deux par devant et de



18. COL MARIN EN LACET ET MÉDAILLONS-CANEVAS.

17. COIN DU COL SUR TOILE COLBERT.

trois par derrière, surmontés d'une ruche à gros tuyaux. Tunique en cachemire de l'Inde de même nuance, mais de teinte plus claire. Le tablier semble double, à cause des deux garnitures qui l'ornent, et qui se composent de trois petites tresses de laine et d'un effilé à gland. Par derrière, la tunique forme deux grands pans, garnis d'une très-large tresse de laine havane foncée et du même effilé. Corsage-cuirasse orné de petites tresses. Poche aumônière garnie de tresses et d'effilés. Vêtement semblable formant pèlerine par derrière et fichu noué par devant. — Modèle de Mme Jenny Pasquet.

E. BOUGY.

PLANCHE COLORIÉE DE CHAPEAUX

1. *Chapeau de velours bleu marine* avec écharpe crème, formant un nœud sur le sommet de la forme et plusieurs coques lâches en dessous du bord par derrière; le bord du chapeau est coupé derrière, et soutenu par devant pour laisser voir une torsade crème et rose rouge, avec feuillages et boutons; trois têtes de plumes sont posées en bouquet du côté gauche.

2. *Chapeau de velours bleu* à bords ronds et fond mou, se plaçant très en arrière. Une grande plume teintée s'enroule autour du fond; le bout de la plume est transformé en plume *follette*, c'est-à-dire très-légère. Un oiseau bleu et marron est posé sur le côté, les ailes déployées. Le dessous est en plumes bleues.

3. *Chapeau de feutre* couleur havane à bords ronds et relevés tout autour, et bordés à cheval d'une tresse d'or. Le dessous est orné d'une torsade en velours marron; un gros nœud de faille, traversé par une boucle d'or, est indiqué trop clair, ainsi que la plume, sur la planche coloriée. Plumes et nœuds sont de la couleur du feutre.

4. *Chapeau de velours marron* à bords relevés devant et baissés derrière. Une écharpe montée, faille marron et crème, forme un nœud sur le devant et retombe en deux pans, l'un crème, l'autre marron, retenus ensemble par une boucle d'or. Sur les cheveux, une demi-couronne de feuillage; oiseau marron foncé, rouge et blanc posé la tête en bas, sur le bord du chapeau.

5. *Chapeau de feutre gris* encadrant la figure et descendant très-bas sur les cheveux par derrière. Autour du fond, natte de faille grise servant de pied à un tour de plumes frisées et retombant derrière en flots de rubans. En dessous, torsade de velours nacarat. Oiseau gris et nacarat sur le fond par derrière. — Ces modèles nous ont été fournis par Mme Moreau-Didsbury, 23, boulevard des Capucines.

19. CAPOTE POUR FILLETTE. 20 TOILETTE EN FAILLE. 21. DEVANT DE COSTUME DE FILLETTE DE 8 ANS

COURRIER DE LA MODE

La planche coloriée de ce jour représente cinq chapeaux, qui donnent à mes lectrices les différents types adoptés pour cette saison. Le chapeau à grands bords avec longue plume et galon tissé soie et or ou argent, sera de préférence adopté par les jeunes femmes allant habituellement en voiture. On a pu remarquer que la capote et le chapeau, emboîtant les cheveux par derrière et découvrant une grande partie des cheveux par devant, seront les formes préférées par la généralité, en ce sens qu'elles s'accommodent de toutes les toilettes qui conviennent à toutes les circonstances. Les femmes qui n'ont que deux chapeaux par saison préféreront ce genre modeste à un autre, plus élégant peut-être, mais empreint d'une certaine excentricité.

Mme Moreau-Didsbury a, du reste, le rare talent de saisir le cachet particulier de chaque physionomie et de coiffer chaque personne de la façon qui est la plus avantageuse à son genre de figure. Il suffit, quand on n'habite pas Paris, de lui envoyer par écrit quelques détails sur la coupe du visage, la couleur des cheveux, le mode de coiffure, et enfin donner son âge. On sera certain de recevoir un chapeau d'un goût parfait et seyant à ravir. Les prix de Mme Moreau-Didsbury sont consciencieux et modérés. Il faut lui écrire directement, 23, boulevard des Capucines.

Les chapeaux d'enfant varient peu de forme; le petit chapeau cavalier en feutre, avec galon natté et aile droite, sera encore le modèle préféré pour fillettes et jeunes filles, jusqu'à l'âge de quinze ans. De deux ans à six ans, la toque pareille au costume, avec bord de plumes ou de fourrures, est la coiffure préférée. On fait aussi de très-mignonnes petites capotes en même étoffe que la robe. Les toilettes d'hiver pour nos bébés n'ont, du reste, subi aucune modification notable; on fait toujours la robe anglaise, forme princesse par devant. Les étoffes en vogue sont le tartan anglais à grands carreaux, le drap, le cachemire de l'Inde. Cette dernière étoffe, en nuance claire, compose les plus élégants costumes d'enfant qu'on puisse imaginer.

Comme pardessus élégant, on fait toujours la grande pelisse cintrée, bordée de plumes frisées ou de fourrures. Comme vêtement de tous les jours, très-chaud et très-commode, je ne sais rien de mieux que la capote de mobile en drap molleton avec pattes dans le dos, et qui doit être

1875 — Nº 200

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Chapeaux de Mme. Moreau Didsbury, 23, Boul.d des Capucines.

Parfums de la Parfumerie Ninon 31, r. du Quatre Septembre.

aussi longue qu
ble doit s'en tes
et commodes, e
de leurs mouv
relles de leur â
beaucoup d'aute
petites filles, at
semblaient, auj
sans prétention
ricatures de leu
La capote d
d'enfant. Bon
proof, absolum
sans forme pr
laisse pas que
d'ailleurs, que

l'acquisition d'
l'industrie mod
servailfs du
favorisés de la
préparée tient
Russie.

CHA

Premier acte
du dix-huitièm
Devant une

aussi longue que la robe. A mon sens, une mère raisonnable doit s'en tenir à ces formes simples, à la fois élégantes et commodes, et qui, en laissant aux enfants toute la liberté de leurs mouvements, mettent en relief les grâces naturelles de leur âge. J'ai fait une remarque, que sans doute beaucoup d'autres mères ont faite avec moi : c'est que les petites filles, attifées de robes à retroussis et à fanfreluches, semblaient, aujourd'hui que l'œil s'est habitué aux formes sans prétention, de petites poupées ridicules, véritables caricatures de leur mère.

La capote de mobile n'est pas seulement un vêtement d'enfant. Bon nombre de femmes ont remplacé le waterproof, absolument démodé, par cette espèce de fourreau sans forme précise, mais qui, sur une taille élégante, ne laisse pas que d'avoir une certaine grâce. Il est certain, d'ailleurs, que ce pardessus est appelé à rendre les services les plus signalés aux femmes qui sortent à pied par tous les temps. Je le préfère en drap gris souple et moelleux, et je conseille de ne pas faire ce pardessus trop étroit de jupe, afin qu'il puisse former quelques plis dans le bas.

J'ai manifesté, il y a quelque temps, mon désir de voir reparaître le paletot de velours garni de fourrures ou de dentelles pouvant s'associer à toutes les toilettes, comme vêtement habillé.

Ce désir s'est réalisé. J'ai vu en ce genre les plus charmants modèles; les uns sont en forme de paletot, presque ajustés à la taille, longs devant et courts derrière, garnis en général de passementeries ou de galons mates et d'effilés de fantaisie, ou bien d'un bord de plumes et de dentelles. Les autres affectent la forme de longues polonaises, ou plutôt de pelisses couvrant les trois quarts de la jupe; ceux-là sont presque invariablement ornés de bandes de fourrures, renard argenté, renard bleu, chinchilla; en somme, presque toutes fourrures de fantaisie.

Les manchons se font de la même grandeur que l'année dernière, et la mode des manchons d'étoffe semblable aux robes, avec bandes de fourrures, persistera cette année. On met généralement sur le devant du manchon un gros nœud de faille de la nuance du costume. On prétend aussi, mais je n'oserais l'affirmer, que nous allons voir reparaître l'immense boa de nos grand'mères. Si on en croit les prédictions de nos astronomes, d'accord avec les présages indiqués par l'émigration prématurée cette année des grues et des oies sauvages, l'hiver dans lequel nous entrons sera des plus rigoureux. Prenons donc nos précautions contre cet ennemi aux armes perfides, qui se nomment le coriza, la bronchite et les rhumatismes. Fort heureusement, les bourses les moins favorisées peuvent se permettre de faire

23. TOILETTE DE FILLETTE DE 12 ANS. 24. TOILETTE EN CACHEMIRE. 22. COSTUME DE FILLETTE DE 8 ANS (ANS).

l'acquisition d'une bonne fourrure chaude et moelleuse, car l'industrie moderne a réussi à vulgariser ces précieux préservatifs du froid, abordables jadis seulement pour les favorisés de la fortune. En somme, une peau de lapin bien préparée tient aussi chaud que la plus belle zibeline de Russie.

MARIE DE SAVERNY.

CHARADE EN ACTION

I

Premier acte (une syllabe). Toilette d'une grande dame du dix-huitième siècle.

Devant une toilette, une jeune femme est assise, vêtue d'une sorte de peignoir Watteau facile à composer avec les ressources ordinaires des toilettes.

Sur la toilette, on rangera le plus grand nombre possible de petits pots, brosses, houppes à poudre, etc. — Autour de la dame, une marquise, s'empressent deux soubrettes vêtues de jupons courts, petit bonnet sur l'oreille; l'une lui présente un pot de rouge, l'autre la patte de lièvre et l'estompe usitée à cette époque, ainsi que la boîte à mouches.

La marquise, tout en causant avec les seigneurs qui sont venus lui faire leur cour à sa toilette, et qui l'accablent de compliments, place une mouche assassine, accuse l'arc du sourcil à l'aide d'un crayon noir, etc., en consultant tour à tour et son miroir et ses adorateurs, sur le résultat de son travail.

A ce moment, entre l'artiste en coiffure — (soigner cette entrée). — Costume un peu grotesque : bas de soie, cheveux poudrés, manchettes et jabot énormes, coiffure en coup de vent, la bouche en cœur.

Il entre en sautillant sur la pointe des pieds, fait un profond salut à la marquise et demande quelle coiffure elle désire, en faisant une énumération rapide : le catogan, la belle poule, etc.

La noble cliente se décide, après une sérieuse délibération avec ses adorateurs, ses soubrettes et l'artiste.

Celui-ci grimpe alors sur un tabouret et se met en devoir de composer une coiffure. Il imite d'une façon comique les poses et les attitudes du coiffeur de l'époque. De temps à autre, il s'arrête, descend du tabouret pour contempler son ouvrage à distance, et termine en faisant voltiger sa houppe de poudre autour de la tête de la marquise. Puis il fait une sortie cérémonieusement comique avec force révérences.

L'acte se termine par les compliments des seigneurs à la jeune femme, qui se retire pour terminer sa toilette.

Deuxième acte (une syllabe). Une assemblée villageoise. Les jeunes gens et les jeunes filles du village sont réunis sur la pelouse pour se livrer aux divertissements de la fête. On peut faire le jeu des ciseaux; chacun sait qu'il consiste à tendre à distance un cordon que chaque jeune fille, les yeux bandés, essaye de trancher avec des ciseaux. Pour les jeunes gens on peut faire la course en sac, — au besoin en simulant le sac par un morceau d'étoffe attaché autour des jambes par un cordon. Dans l'intervalle de chaque jeu, on pourra exécuter des fanfares d'instruments grotesques : mirlitons, trompettes et tambours d'enfants, etc.

Enfin le mât de Cocagne simulé avec deux manches à balai ajustés bout à bout, au sommet duquel pendent des prix grotesques. Les lutteurs essayent avec force contorsions de décrocher les prix. Pendant ce temps, le piano jouera l'air de *la Timbale* en sourdine.

Cet acte se terminera par une figure de danses villageoises, toujours au son de l'orchestre burlesque.

III

Troisième acte (une syllabe). Une scène d'atelier de peintres. Tout le monde peut faire sa partie dans cette scène, puisqu'il y a les peintres, les rapins, les modèles. Je conseillerai de composer incidemment quelque joli tableau vivant qui pourrait ouvrir la scène, afin de ne pas faire poser trop longuement; je laisse le choix à mes lectrices, tout dépendant des ressources dont on dispose et du nombre des personnes qui peuvent figurer. D'autre part, dans un coin un rapin broie des couleurs en chantant une de ces onomatopées qu'on appelle scies d'atelier, et dont le refrain est repris en chœur. Pour en citer une, je désignerai la plus connue de toutes : *Il étoit un petit navire*. Du reste, ce scénario peut fournir aux jeunes gens quelques-unes de ces facéties qui se renouvellent sans cesse dans les ateliers et que les acteurs de la charade connaîtront sans doute beaucoup mieux que moi. Je mets cependant une restriction, c'est que ces plaisanteries ne doivent jamais dépasser les limites du bon goût. Dans le genre inoffensif, je mentionnerai l'imitation du cri des animaux, du vol de l'abeille, du bruit de la scie et des deux morceaux de bois qui tombent, celui du fer rouge qu'on plonge dans l'eau froide, etc...

IV

Quatrième acte (le mot tout entier.) « Une officine du temps de Molière. » Tâcher de se procurer des locaux qu'on peut décorer avec du papier de couleur d'une façon ridicule, des pots et des petits paquets de toutes sortes.

M. Purgon et ses élèves discutent en latin de cuisine; plusieurs malades viennent successivement demander des remèdes et des ordonnances cocasses qui sont commentées avec force farces dites très-sérieusement, et des recommandations pour l'emploi du médicament.

Un des malades, qui parle très-bas, insiste pour qu'on lui donne le remède prescrit à l'instant même; on lui répond que c'est facile, et un des élèves qui est sorti sur l'ordre de M. Purgon, revient avec l'instrument qui figure à la Comédie-Française dans *le Malade imaginaire*. Grand émoi du malade qui s'aperçoit qu'il y a des spectateurs; M. Purgon, qui ne veut pas avoir dérangé en vain un de ses élèves, ordonne l'exécution; le malade se sauve, poursuivant disparaissent.

Le mot de cette charade est pharmacie.

MARIE DE SAVERNY.

LA VOIX DU CŒUR

EPILOGUE (suite et fin)

L'architecte chargé par la princesse de restaurer la chapelle, réparait intelligemment les sculptures endommagées et remplaçait, par des pâtes du même style, celles qui avaient été brisées. Les vitraux étaient remis dans leurs alvéoles de plomb; les nervures dorées de la voûte, peinte en outremer, aboutissaient à une rosace, du centre de laquelle une corde en pierre supportait la couronne fermée du blason des Sk.... Les chardons, profondément fouillés dans la pierre, couraient en guirlandes autour des ogives, et les feuilles d'aches fleurissaient les chapiteaux des colonnes.

Sur la plaque de l'autel, faisant face aux fidèles, se voyait, en parfait état de conservation, l'épopée mystérieuse du patron des chasseurs. Au lieu de la croix traditionnelle, surgissant entre les bois du dix-cors, était une étoile sur laquelle une bienheureuse, dextrement posée, les bras et les yeux levés au ciel, implorait pour les humains; depuis le règne du roi Loys le onzième, elle souriait à saint Hubert.

Les prie-Dieu, du même style que la chapelle, étaient déjà arrivés. Les hauts flambeaux dorés, les diptyques de vermeil, enrichis de pierres précieuses, gardaient dans leur écrin les prières devant figurer sur l'autel pendant le saint sacrifice. Les ornements sacerdotaux, les vases sacrés et les deux poêles en point de Venise qui devaient être tenus au-dessus de la tête des conjoints pendant la bénédiction nuptiale, tout était prêt.

La princesse, en voyant tout ce qui devait figurer dans la sainte cérémonie, se reportait au jour de sa jeunesse, où Frédéric de Sarremont avait pour elle encouru la malédiction paternelle, en abandonnant sa nationalité... Hélas! comment avait-elle payé tant d'amour?...

De douloureuses préoccupations enveloppaient donc la princesse, à ce point que Thérèse dut lui dire :

— Le passé et l'avenir sont à Dieu. Assez donc de fouiller, ma sœur, dans le premier et d'envisager le second avec crainte. Frédéric était chrétien; s'il vivait encore, il n'aurait pour vous qu'indulgence et bonté. Eh bien, moi, la dernière des Sarremont, je vous commande le pardon de vous-même; moi, chère sœur, au nom de mon frère, je vous absous.

Et Thérèse entraîna sa belle-sœur dans le parc.

La nature était dans tout l'éclat de sa luxuriante jeunesse, et fleurs et verdure semblaient dire :

— Vivez!... aimez!... priez!...

Les oiseaux chantaient, les fleurs embaumaient.

— Regardez, Olga, dit Thérèse en désignant à la princesse une allée ombreuse, dans laquelle deux personnes marchaient.

— Je vois venir ma fille et milady, répliqua la princesse.

— Comme elle est embellie notre Sagesse.

— J'ose à peine m'en réjouir... Hélas! il me prend à chaque instant la crainte de voir sa raison chanceler de nouveau.

— En vérité, interrompit Thérèse, vous prenez plaisir à vous forger des chimères qui vous torturent.

— Plaignez-moi, et ne me blâmez pas.

— Hâtons-nous : je ne veux vous quitter que lorsque je vous pourrai laisser avec votre vivante consolation.

— Où donc voulez-vous aller?

— Au presbytère.

— Bien, bien, allez; je comprends ajouta la princesse.

Et Thérèse, prenant congé d'elle rentra au château, d'où elle sortit peu après, pour se faire conduire au village des Haies.

Elle resta longtemps agenouillée au pied de l'autel, en attendant le digne pasteur à qui elle venait demander l'absolution avant d'unir sa vie à celle d'André de Versault.

Un moine, de l'ordre de Saint-Bruno, traversa l'église et vint s'agenouiller sur les marches du maître-autel. Thérèse, abîmée dans sa prière ou l'examen de sa pure conscience, n'avait point relevé la tête, et par conséquent remarqué la haute stature du chartreux, et, sous son froc de bure, son attitude imposante. Son crâne, naturellement chauve, semblait être en ivoire, frappé qu'il était par un rayon de soleil, lorsque Thérèse, en entendant venir le pasteur des Haies au confessionnal, vit le moine debout dans le chœur et se dirigeant vers une stalle.

Sa longue barbe argentée accusait la vieillesse que démentait le haut du visage et le rayonnement du regard, alors fixé sur elle avec une expression inexprimable, mélange de tendresse, de crainte et de pitié.

— Pourquoi? et quel était ce chartreux?

Lorsque Thérèse quitta le confessionnal, le moine n'était plus dans le chœur.

Quelques semaines plus tard, les avenues conduisant à Saint-Hubert étaient sillonnées par de somptueux équipages, emmenant au vieux manoir toute l'aristocratie de Nancy et des environs.

Chaque voiture, après avoir décrit un demi-cercle, s'arrête devant le perron, garni de tapis et de fleurs, où toute la livrée de la princesse, en habit de gala, attendait les arrivants.

Dans le salon, la princesse et lady Clarck accueillaient chaque nouvel arrivant; elles leur présentait le comte Claude de Drontheim, futur époux de Olga de Sarremont, et André de Versault, qui allait, en épousant Thérèse, devenir le frère de la princesse.

Thérèse et Olga entrèrent ensemble dans le salon, dans leur blanche toilette d'épousées. Sur le front des deux jeunes filles il y avait deux radieux rayonnements : celui du bonheur et celui de l'innocence!...

Elles sont charmantes l'une et l'autre. Thérèse est imposante, majestueuse, et dans ses grands yeux noirs on lit la fermeté et la sérénité de son âme. Si elle interroge l'avenir, on sent qu'elle a la force de l'expérience d'elle-même. Si elle regarde André de Versault, c'est avec une tendresse mêlée de gratitude; et la princesse... oh! la princesse, il y a dans son regard, dans son sourire, une promesse tacite de la protéger.

Olga, heureuse et jolie comme une matinée de printemps, sourit à la vie, dans laquelle, semble-t-il, elle vient seulement d'entrer. Plus petite que sa mère, elle lui ressemble absolument par les traits, le teint et sa chevelure d'or, mais non par la physionomie.

Mais voici que le maire du village des Haies, revêtu de son écharpe, fait son entrée officielle. La cérémonie du mariage civil commence.

La table sur laquelle était posé le registre municipal qui devait recevoir la signature de chacun des époux faisait face aux fenêtres donnant sur la cour, et dans la cour stationnaient, attendant la messe de mariage, la sœur Sainte-Marie-des-Anges et son élève Mariette. Non pas raisonnable, la pauvrette, mais docile et calme, elle regarde tout avec indifférence.

Les mariages civils terminés, toute l'assistance prend le chemin de la chapelle.

Le soleil resplendit, les fleurs envoient leurs parfums, les oiseaux chantent, et quatre jeunes cœurs qui s'adorent joignent à l'harmonie de la nature les splendeurs de leur âme.

Les nuages de l'encens mêlés au benjoin qui brûle dans les cassolettes d'argent, les cierges parfumés, les rayons du soleil qui arrivent après avoir traversé les vitraux auxquels ils empruntent des teintes mystérieuses, les accents de l'orgue tantôt plaintifs, graves ou joyeux, tout dans cette chapelle émeut et fait penser.

Après la bénédiction nuptiale donnée aux époux, un chartreux, agenouillé derrière l'autel pendant le saint sacrifice, s'avança, les mains jointes sur sa poitrine, les regards baissés vers la terre et voilés par ses longs cils en frangeant les paupières.

Sa haute stature, empreinte d'une ascétique majesté, imposait, et sa longue barbe, blanche comme les fils de l'amiante, cachait tellement son visage qu'il échappait absolument à l'examen de la curiosité, ainsi que ses yeux obstinément baissés vers la terre.

Après avoir tracé sur lui-même le signe du chrétien, d'une voix pleine, ferme et sonore :

— Thérèse de Sarremont, dit-il, Olga de Sarremont, pour toujours unies aux époux de votre choix, gardez toujours, — toujours! — en ce monde la foi jurée; et, quelles que soient les vicissitudes que vous aurez à vaincre, appuyés l'un sur l'autre, l'époux et l'épouse traverseront cette vallée des joies éphémères comme deux exilés du ciel!...

Ici, la voix du chartreux devint d'une douceur infinie lorsqu'il reprit :

— Fille et sœur de Frédéric de Sarremont, par ma voix il vous bénit.

Et, les mains étendues au-dessus des jeunes mariées, il priait si ardemment, le religieux, qu'inconsciemment son regard s'éleva et qu'il rencontra le regard de la princesse anxieusement fixé sur lui.

Il soutint impassiblement cet examen, sa voix redevint froide, presque dure, mais un tremblement plus fort que sa volonté agita son corps, lorsque s'adressant indirectement à la princesse, il ajouta :

— Mère et sœur de celles que je bénis au nom de l'ami que j'ai perdu, je vous transmets la bénédiction suprême de Frédéric de Sarremont.

Le chartreux disparut derrière l'autel, mais il entendit un sanglot déchirant exhalé par la princesse.

Qui était ce chartreux?

Sorti de la solitude, aux bruits profonds, tristes et doux, pour bénir et pardonner, il y rentra pour jamais. Nul n'a su le nom porté par lui avant son entrée en religion, pas plus que les liens d'amitié ou de parenté qui avaient pu exister entre lui et Frédéric de Sarremont.

FIN

UNE PRISE DE VOILE

(Suite et fin)

III

Un matin, Louise descendit au jardin pour y attendre l'arrivée de son fiancé.

Elle tenait un volume de Victor Hugo, — *les Voix intérieures*.

Elle marchait lentement, rêveuse, les yeux fixés sur les grains de sable de l'allée qui scintillaient, piqués par les rayons du soleil.

A quoi pensait-elle? A quoi pense une jeune fille à la veille de son mariage? A l'avenir souriant, au bonheur espéré...

Elle découvrait, sans doute, des horizons radieux, car un délicieux sourire s'était épanoui sur ses lèvres.

Elle marcha longtemps ainsi, sans regarder autour d'elle, sans voir autre chose que ce qui se passait dans son cœur.

Elle ne songeait pas à ouvrir son livre. Qui sait? elle lisait peut-être dans l'avenir tout un poëme de tendresse et d'amour.

Elle était déjà loin du château et elle aurait marché

encore, si un petit ruisseau ne lui eût barré brusquement le passage.

Elle s'arrêta, leva les yeux et fut surprise d'être venue jusque-là. Elle sortit de sa ceinture une mignonne petite montre, — chef-d'œuvre de Genève. — L'aiguille marquait dix heures et demie. Elle avait encore plus d'une heure à attendre son fiancé.

Au bord du ruisseau, il y avait un petit tertre bien ombragé, moussu et gazonné. Louise s'y assit. A sa droite se trouvait un amas de grosses pierres, parmi lesquelles grimpaient un lierre et des pervenches fleuries.

Le bruit des pas de la jeune fille effraya un roitelet, — l'oiseau-mouche de la France, — qui avait sans doute construit son nid entre deux pierres. Il s'enfuit en poussant trois petits cris aigus.

Une fauvette chantait, perchée sur une branche d'un platane.

Secouées par une douce brise, les fleurs, encensoirs naturels, laissaient échapper leurs parfums. Le soleil buvait les dernières gouttes de rosée en regardant curieusement dans les corolles ouvertes, et le ruisseau, monotone bavard, jasait en courant sur le sable.

Louise ouvrit son livre. Au bout d'un instant, ses yeux devinrent humides et elle versa des larmes silencieuses. Son âme s'attendrissait avec celle du poète.

Sous le charme de sa lecture, elle ne s'aperçut point qu'elle était incommodée par quelques rayons du soleil, qui arrivaient jusqu'à elle en se faufilant à travers les branches feuillues. Machinalement, elle détacha le fichu de dentelle qui couvrait ses blanches épaules. Le tissu léger s'écarta et, aidé par le vent, glissa derrière la liseuse.

Sa tête devenait lourde, ses yeux se fermaient à demi. Était-ce l'effet de la chaleur? ou bien était-ce la poésie qui la berçait doucement, comme fait une jeune mère qui veut endormir son enfant?

Les bras de la jeune fille se détendirent et tombèrent à ses côtés avec le livre qui se ferma. Sa tête, cherchant un appui, se posa au pied d'un arbre, sur un oreiller de mousse.

Elle dormait.

Le roitelet rentra furtivement dans les pierres qui cachaient son nid; le ruisseau continuait son murmure et la fauvette chantait toujours.

Soudain, les feuilles du lierre s'agitèrent, et comme un bruit d'herbes sèches qu'on froisserait se fit entendre.

La tête brune d'une vipère se montra à l'orifice d'un trou pratiqué dans la racine d'un arbre. L'animal s'allongea, glissa lentement et sortit tout entier de sa retraite. Après s'être arrêté un instant, comme pour s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait, il se replia sur lui-même et rampa dans la direction de la jeune fille endormie.

IV

M. de Vandeuil arrivait au château.

— Louise est descendue au jardin, lui dit Mme de Bressy.

— Me permettez-vous, madame, d'aller la rejoindre?

— Oui, mon ami, répondit Mme de Bressy en souriant. Vous la trouverez, probablement, lisant, sous le berceau de chèvrefeuille. Mais revenez vite, car le soleil devient brûlant.

Charles courut au jardin, où il chercha vainement la jeune fille. Il allait revenir au château lorsqu'il rencontra le jardinier. Il lui demanda s'il avait vu sa jeune maîtresse.

Mademoiselle se promène dans le parc, répondit le jardinier. En suivant la grande allée à gauche, vous la rencontrerez sûrement; c'est le chemin qu'elle a pris.

Le jeune homme s'élança dans l'allée du parc, où il reconnut les pas de sa fiancée, marqués sur le sable. Il marcha rapidement et arriva bientôt au bord du ruisseau.

La joie illumina son visage lorsqu'il aperçut Mlle de Bressy endormie à l'ombre d'un acacia.

Ne voulant point la réveiller trop brusquement, il s'avança doucement et souriant. Il jouissait d'avance de la surprise de Louise à son réveil.

Tout à coup, son corps se jeta en arrière par un mouvement convulsif; le visage blême, la bouche ouverte, sans voix, les yeux d'une fixité effrayante, il regardait la dormeuse comme si elle fût devenue pour lui un objet d'horreur.

Spectacle à atterrer, à rendre fou... la vipère, dont je t'ai parlé tout à l'heure, sommeillait, enroulée sur la poitrine de la jeune fille!...

Louise dormait si profondément, qu'elle n'avait point senti le corps du serpent ramper sur elle, et qu'elle ne faisait aucun mouvement pour repousser le redoutable reptile.

Le jeune homme parvint à vaincre sa terrible émotion en présence du danger imminent que courait sa fiancée.

— Oh! la sauver! la sauver! murmura-t-il.

Mais comment?

Réveiller Louise, c'était lui faire faire un mouvement qui pouvait être immédiatement suivi de la piqûre de la vipère.

Attendre, immobile, qu'elle se réveillât elle-même, offrait le même péril.

Il se demanda si, à l'aide d'une longue branche, il ne lui serait pas facile d'enlever le serpent et de le lancer dans le ruisseau. Mais il frémit en songeant que sa main pouvait trembler et manquer d'adresse, et que la bête, dont il aurait troublé le repos, s'en vengerait d'une façon terrible.

La situation était affreuse. D'un moment à l'autre la jeune fille pouvait faire un mouvement. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait agir.

— Mon Dieu, que dois-je faire? pensa-t-il.

A cet instant, Louise prononça son nom.

Il n'hésita plus; il arracha des poignées d'herbes hautes, dont il entoura précipitamment ses bras et ses mains.

Quand il se jugea suffisamment préparé pour attaquer l'ennemi, il s'avança résolûment vers la jeune fille.

A mesure qu'il approchait, le corps courbé, la main tendue, prête à saisir et à enlever violemment le reptile, il sentait son bras s'affermir et son audace redoubler. Mais son cœur battait à se rompre et d'énormes gouttes de sueur roisselaient sur son front.

Il touchait presque la jeune fille; il entendait le bruit de sa respiration. Il s'inclina encore, sa main s'abaissa lentement, sûre, sans trembler... Il poussa un cri de triomphe et se redressa en faisant un bond en arrière.

Mais, bien que surprise dans son sommeil, la vipère avait eu le temps de jeter ses anneaux autour du bras du courageux jeune homme.

Il ressentit une douleur aiguë en avant de l'aisselle. Il n'en continua pas moins à agiter son bras afin de forcer la vipère à lâcher prise.

Mais celle-ci ne se trouvait pas suffisamment vengée : sa tête furieuse se redressa, puis, se détachant brusquement du bras, elle sauta à la figure du jeune homme et le mordit une seconde fois sur l'orbite de l'œil.

Il poussa un autre cri, un cri de désespéré.

En deux bonds la vipère s'était éloignée et avait disparu dans le bois taillis.

V

Malgré l'impatience que j'avais de connaître le dénoûment du dramatique récit de mon oncle, je ne pus m'empêcher de l'interrompre.

— Je m'étonne, lui dis-je, que dans une propriété particulière, dans un parc, on ne donne pas tous ses soins à la destruction de toutes les espèces d'animaux nuisibles.

— Mon ami, me répondit mon oncle en souriant, partout et toujours on fait la chasse aux bêtes malfaisantes et, dans nos contrées, particulièrement aux vipères. Autant on en rencontre, autant on en tue, ce qui n'est pas toujours sans danger. Il y a même des paysans — chercheurs de vipères — dont le métier, à certaines époques de l'année, est de courir les bois, de fouiller les roches et les terrains pierreux, afin de mettre à mort le plus grand nombre possible de ces affreux reptiles.

La destruction de chaque individu de cette espèce donne droit à une modeste prime de vingt-cinq à quarante centimes, que payent les propriétaires et souvent aussi la commune.

Mme de Bressy et ses domestiques ignoraient certainement la présence dans le parc d'une ou plusieurs vipères; tu dois bien penser que, sans cela, on aurait mis tout en œuvre pour les détruire ou les faire disparaître.

— Dites-moi, mon oncle, est-ce qu'il y a beaucoup de ces reptiles aux environs de Merlemont?

— Si je te dis la vérité, Merlemont, qui ne te plaît pas trop déjà, va te paraître inhabitable.

— Oh! soyez tranquille, répliquai-je en riant, et pourvu que je n'en rencontre pas quelques-uns dans votre jardin...

— Eh bien! les vipères ne sont pas rares dans notre canton, comme dans tout l'arrondissement de Châtillon; mais c'est plus loin, dans la Haute-Marne, qu'on en trouve surtout en très-grand nombre.

— Mais, alors, c'est un véritable fléau pour les populations!

— Bast! cela n'empêche pas le vigneron de cultiver sa vigne, le bûcheron d'aller au bois, le laboureur d'ensemencer son champ et de récolter sa moisson. On s'habitue à tout, même au danger. Du reste, quand ils travaillent aux champs, nos paysans négligent rarement de se munir d'une petite fiole contenant de l'alcali. Quelques gouttes versées sur la plaie suffisent, paraît-il, pour détruire presque complètement les effets quelquefois terribles du venin du reptile.

— On ne peut donc pas détruire tout à fait ces horribles bêtes?

— Comme je viens de te le dire, en en tue autant qu'on peut, mais pas autant qu'on voudrait. Dans la Haute-Marne, par exemple, on évalue à dix mille le nombre des vipères tuées chaque année. Mais ces animaux semblent savoir qu'ils sont les cruels ennemis de l'homme et, pour l'éviter, ils choisissent leurs retraites dans des trous profonds où il est souvent impossible de les aller trouver. Et puis, ils sont d'une fécondité désolante.

— L'aspic n'est-il pas de la même famille que la vipère?

— Mon cher ami, c'est la même chose : aspic est le nom qu'on donne à la vipère commune dans plusieurs de nos départements.

— En somme, la morsure de la vipère est-elle réellement aussi dangereuse que je l'ai entendu dire?

— Elle est toujours très-dangereuse, bien qu'elle donne rarement la mort.

— Ainsi, le venin de la vipère est un poison qui tue?

— Hélas! oui. Une morsure détermine toujours des phénomènes toxiques plus ou moins intenses, et il faut se hâter d'employer une médication énergique pour arrêter les progrès du mal.

Toutefois, le poison que les crochets venimeux laissent dans la plaie n'est pas aussi redoutable qu'on le croyait jadis dans les campagnes. L'exagération en tout est un peu le défaut de nos paysans.

— Et de bien d'autres, ajoutai-je.

— Comme je te l'ai dit, l'expérience a prouvé que laver et brûler la plaie avec de l'alcali était, dans la plupart des cas, une médication efficace.

D'autres expériences, celles de MM. Redi et de Fontana, ont démontré que le meilleur moyen de combattre les effets du venin de la vipère consistait à sucer immédiatement la blessure.

— Comment! au risque d'avaler le poison.

— Mon Dieu, oui. Pourvu que les lèvres soient saines, c'est-à-dire sans gerçure, sans déchirure, la succion, il paraît, n'offre aucun danger. Le venin ne s'absorbe pas par les surfaces qui ne sont ni dénuées, ni entamées; il peut être introduit impunément dans l'estomac, où il se détruit de lui-même.

— C'est égal, je ne suis pas convaincu, et je préfère cent fois mieux l'emploi de l'alcali volatil.

— C'est, du reste, le seul remède dont on se sert par ici, et, maintes fois, j'ai eu l'occasion d'en voir faire l'usage.

— Avez-vous vu mourir beaucoup de personnes par suite de la morsure d'une vipère?

— Une seule. As-tu encore autre chose à me demander?

— Je vous remercie, mon oncle; je me trouve suffisamment renseigné au sujet des vipères.

— Maintenant, désires-tu que je te dise la fin de mon histoire?

— Je vous en prie, mon oncle.

— Ce ne sera pas bien long. Écoute.

Et mon oncle acheva ainsi son récit :

VI

La lutte entre le vicomte de Vandeuil et la vipère n'avait duré qu'un instant.

Tout était fini quand Mlle de Bressy ouvrit les yeux et vit son fiancé debout devant elle.

Elle se leva vivement pour lui tendre la main; mais elle resta immobile en remarquant la pâleur de son visage.

— Charles, Charles, qu'avez-vous? s'écria-t-elle.

— Oh! Louise, ma chère Louise, dit-il, je vous aime et je vais mourir!...

— Mourir! mourir! fit la jeune fille d'une voix étrangle: mon Dieu, est-ce que je rêve encore?...

— Je vous en supplie, reprit Charles, ne vous effrayez pas... Je viens d'être mordu par une vipère.

— Une vipère! une vipère! s'écria-t-elle avec épouvante.

Puis, prenant Charles par la main, elle l'entraîna rapidement du côté du château.

Tous les médecins des environs furent appelés. Ils passèrent la nuit à Bressy près du vicomte de Vandeuil.

Mais, hélas! tous leurs soins furent inutiles. Le poison avait agi avec une rapidité foudroyante. Le pauvre jeune homme mourut le lendemain, après une agonie douloureuse, au milieu d'une crise de fièvre cérébrale.

Un mois plus tard, le jour même où elle devait épouser Charles de Vandeuil, Mlle de Bressy entrait au couvent des Dames Bénédictines.

Tu sais maintenant, acheva mon oncle, pourquoi Mlle de Bressy, ou plutôt sœur Louise, est devenue l'épouse du Seigneur.

ÉMILE RICHEBOURG.

FIN

Nous commencerons dans notre prochain numéro une très-intéressante nouvelle, écrite spécialement pour la *Revue de la Mode*, par Édouard Didier, sous ce titre :

LA BAGUE D'OPALE

Les émouvantes péripéties qui se déroulent dans le chapitres de la *Bague d'opale* obtiendront assurément de nos lectrices le même accueil bienveillant qu'elles ont fait à la *Rose d'Antibes*, du même écrivain.

DES HUITRES

Les huîtres ont fait depuis quelques jours leur apparition sur le marché de Paris : j'en profiterai pour donner quelques indications hygiéniques à leur sujet.

L'huître se trouve dans presque toutes les mers, mais elle habite de préférence le long des côtes et à l'embouchure des grands fleuves. Là, elle s'attache aux rochers, aux racines des arbres, qu'elle ne peut plus quitter pendant toute la durée de son existence. Elle aime peu d'établir sa demeure sur le sable ; cependant, quand elle ne rencontre ni racines d'arbres ni rochers, elle est forcée de s'y fixer. Dans ce cas, on en trouve de grandes quantités attachées les unes aux autres par leur coquille inférieure et formant des bancs qui s'épaississent de jour en jour et qui présentent quelquefois plusieurs lieues de longueur sur une grande largeur. Presque toutes les huîtres qui se consomment en France sont fournies par les bancs de notre côte occidentale, et particulièrement par ceux du rocher de Cancale, près de Saint-Malo ; de Marennes, près de la Rochelle ; de l'île de Chauzet, en Normandie ; de la baie de la Forêt, en Bretagne ; d'Arcachon, dans la Gironde, etc. La Belgique nous envoie les huîtres d'Ostende, où l'on ne trouve que des établissements d'élevage ; mais ce sont des huîtres anglaises, meilleures que celles qu'on élève sur les côtes de France. Les huîtres de la Méditerranée et toutes celles des pays chauds, en général, sont moins bonnes et moins estimées. Il en est de même des petites huîtres de Portugal qui arrivent sur nos marchés depuis quelques années.

L'usage des huîtres, comme aliment, remonte à la plus haute antiquité ; la preuve en est dans ces débris fossiles de l'époque antédiluvienne, qui se composent d'un amas de cornes, d'ossements d'animaux domestiques, de coquilles de moules, d'huîtres, de quelques autres mollusques et d'outils de toutes sortes, qu'on trouve encore dans la Scandinavie, berceau de nos ancêtres. Les anciens Hébreux considéraient l'huître comme un mets impur. Les Grecs, au contraire, en usaient largement, et tout le monde connaît leur ostracisme, suffrage universel de l'époque où le juge d'alors, aujourd'hui électeur, écrivait son suffrage sur une écaille d'*huître*. Les Romains étaient trop gourmets pour ne pas apprécier toutes les qualités de ce mollusque ; aussi connurent-ils de bonne heure l'art de l'engraisser et d'en multiplier la production dans des *parcs*. Les huîtres les plus estimées étaient celles du lac Lucrin, de Brindes et de Tarente. Le gastronome Apicius connaissait un procédé pour leur conserver longtemps la fraîcheur primitive ; aussi, pendant la guerres des Parthes, en envoya-t-il de Rome à Trajan, en Perse, qui arrivèrent aussi fraîches qu'au moment où elles sortaient de la mer. Aujourd'hui on mange des huîtres dans tous les pays du monde et on en consomme de telles quantités que, sans la culture artificielle, il serait impossible de pouvoir suffire à la consommation. Paris seul absorbe tous les ans plus de cent millions d'huîtres. Il est vrai de dire que la fécondité de ces mollusques dépasse encore la voracité des Parisiens. Chaque huître peut devenir mère au bout de trois ans et, à l'époque du frai, qui a lieu du mois de juin au commencement de septembre, elle donne naissance à cinquante ou soixante mille individus de même espèce, c'est ce naissain recueilli par les ostréiculteurs et élevé dans les *parcs* et les *claires* qui constitue la source inépuisable qui fournit à la consommation.

Toutes les espèces d'huîtres n'offrent pas le même charme au palais des gourmets. En règle générale, toutes elles qui arrivent directement de la mer sont moins agréables et moins succulentes, surtout si elles ont été pêchées sur un fond vaseux. Il est indispensable, pour qu'elles soient réellement bonnes, qu'elles aient parqué au moins pendant quelques mois. Il faut choisir de préférence celles qui ont une moyenne grandeur et qui, sans être trop grasses, ont la chair blanche, ferme et froide, leur manteau épanoui, offrant de la résistance quand on les ouvre, ayant une coquille lisse, solide à l'intérieur et remplie d'une eau limpide, agréablement salée et sans odeur. L'huître verte est plus délicate encore, mais cette coloration, en quelque sorte artificielle, leur est communiquée par un long séjour dans les *claires*. On ignore la véritable cause de cette nuance verte que prennent les huîtres dans les *parcs*. Quelques-uns pensent qu'elle est due à une maladie du foie ou à un épanchement de bile ; d'autres supposent avec plus de raison, selon nous, qu'elle est produite par une grande quantité de mousses et d'infusoires de couleur verte qui se développent dans les parcs et dont les huîtres se nourrissent pendant qu'elles y séjournent. *L'huître pied de cheval* est une variété de grande taille, bien moins agréable que les autres.

Considérées au point de vue de l'alimentation, les huîtres ont des propriétés nutritives incontestables. Elles renferment des fibres musculaires, de la graisse, de l'albumine, de la gélatine et de la créatine. Payen a prouvé par ses expériences que seize douzaines de ces mollusques suffisent pour la nourriture quotidienne d'un homme adulte. Quant à leur digestibilité, il faut considérer comme une véritable calomnie la réputation qu'on leur a faite d'être indigestes ; l'estomac, au contraire, les supporte et les digère avec la plus grande facilité. Dans plusieurs cas de dyspepsie et de gastrite, où toute espèce d'aliment était rejeté par les vomissements presque aussitôt après avoir été avalé, il m'est arrivé de prescrire l'usage des huîtres, dont les malades se sont toujours très-bien trouvés. Je n'irai pas jusqu'à les donner comme remède dans les différentes maladies de l'estomac, mais je puis affirmer, par expérience, qu'elles sont tolérées plus facilement que la plupart des substances nutritives qu'on désigne vulgairement sous la dénomination d'*aliments légers*.

Ainsi, l'huître est d'une digestion extrêmement facile, et, à ce titre, on peut sans crainte en conseiller l'usage aux convalescents, de quelque nature qu'ait été la maladie dont ils relèvent. Les femmes affaiblies par les différentes maladies qui leur sont propres, celles qui sont douées d'un tempérament lymphatique, celles qui sont anémiques, dont l'appétit est nul, dont les forces sont languissantes, trouveront dans l'usage des huîtres un aliment agréable, facilement supporté et qui, le plus souvent, réveillera l'inertie de l'estomac et excitera leur appétit. Rien n'est plus hygiénique le matin, pour toutes ces personnes, qu'un petit déjeuner composé d'une douzaine d'huîtres et d'un morceau de pain rôti. Quant au mode de préparation, sans entrer dans des détails culinaires qui sortent de ma compétence, je crois que le meilleur c'est de les manger crues et vivantes ; et surtout, détail très-important au point de vue de l'estomac, ne pas négliger d'avaler le liquide qui se trouve avec l'huître dans la coquille. Boerhaave prétend avoir guéri des phthisiques par ce seul usage des huîtres. Cette opinion est évidemment exagérée, mais elle prouve que les personnes qui ont le malheur d'être atteintes de cette affection, peuvent en manger avec l'espoir d'atténuer au moins leur maladie.

Il arrive quelquefois qu'après avoir mangé des huîtres, certaines personnes sont frappées d'un empoisonnement plus ou moins grave. Ces cas, produits fréquemment par les moules, le sont très-rarement par les huîtres. Voici, d'après Zandyck, les deux types d'huîtres capables de provoquer ces accidents : « 1° Manteau et lames branchiales très-rétractés sur le corps de l'animal, eau saumâtre et laissant sur les valves un sédiment abondant ; 2° manteau normal, branchies étendues, comme d'ordinaire, mais eau plus salée et ayant une saveur particulière (mauvaise). » On pourrait dire, en d'autres termes, que ce sont des huîtres mortes depuis longtemps et dont la chair est en décomposition. Le meilleur moyen est encore de rejeter toute huître dont la chair et l'eau qui la baignent présentent un goût désagréable. Si, malgré cette précaution, il survient un accident, il faudrait immédiatement administrer un vomitif, et bientôt après un purgatif dont les effets soient très-rapides, comme la sulfovinate de soude, par exemple, à la dose de vingt ou vingt-cinq grammes dans un verre d'eau.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

MENU D'UN DINER DE 12 COUVERTS

Potage de riz à la Crécy.
Petits pâtés feuilletés à la moelle.
Cabillaud à la hollandaise.
Quartier de chevreuil en broche sauce poivrade.
Poulets chasseur.
Marinade de cervelles.
Perdreaux rôtis.
Cardes à l'espagnole.
Gelée aux citrons.

Réponse encore à Mme G. T. B. — La sauce dont on accompagne les jeunes poulets, les lapereaux et levrauts marinés pendant une heure dans de l'huile, du persil, sel et pas de citron, et grillés ensuite, préparation dite à *la chasseur*, se fait ainsi :

Faire réduire d'un quart deux décilitres de vin de Marsala mêlé à un hecto de glace de viande et du gros poivre, et le verser dans un roux composé de 40 grammes de beurre et de 30 grammes de farine ; laisser mijoter dix minutes, puis incorporer à la sauce des rouelles d'oignons frites et une julienne de jambon cuit (jambon cuit émincé).

LE BARON DRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les modes sont tellement variées, qu'il est fort difficile de choisir parmi toutes les formes excentriques pour la plupart, celle qui convient à votre personne, à votre physionomie, à votre personnalité, il est donc bien important d'avoir une modiste qui connaisse cette science d'harmonie ; à ce titre, nous ne saurions trop recommander Mme Mélanie Percheron, 30, rue Vivienne, ou 21, rue de la Paix ; dans ses salons, vous trouverez, depuis le chapeau de feutre garni de galons et d'agrafes dorées, à la forme simple et posée, convenant aux toilettes du jour, jusqu'aux formes les plus nouvelles et les plus élégantes. Je vous signale les charmants pifferari en feutre blanc crème avec ornements assortis, ou bien encore les capotes de velours noir avec coquillés et barbes de blonde écrue, au milieu desquels s'enfouissent de petits nids avec deux ravissants colibris.

Il n'est pas une femme du monde qui n'ait dans sa garde-robe au moins deux robes noires, l'une de laine, l'autre de soie ? Ces robes, destinées aux courses, par tous les temps, demandent à être de première qualité ; pour avoir cette sécurité, il n'est pas de meilleur moyen que de s'adresser à une maison spéciale qui, portant tous ses soins et toutes ses connaissances sur cet article, fait ses achats en véritable connaisseur ; c'est pour cela que nous vous recommandons d'aller aux magasins de l'Église Saint-Roch, rue Saint-Honoré, soit que vous ayez un deuil complet à faire établir, soit que vous n'ayez besoin que de robes ou de confections noires pour toilettes journalières.

Pourquoi M. John Evans ne vend-il pas lui-même son eau dentifrice ? me demande-t-on. Je vous l'ai déjà fait comprendre ; M. Evans est docteur, il ne veut pas se faire commerçant ; bien des personnes qui n'auraient pas besoin des soins du célèbre praticien, reculeraient à se présenter dans ses salons aristocratiques, pour acheter une bouteille d'eau, une boîte de poudre ; salons, déjà remplis des pauvres patients, ne pourraient contenir le nombre des acheteurs, car l'eau dentifrice du docteur prend décidément le pas sur toute autre eau similaire. Elle possède toutes les qualités requises dans ce produit et n'a aucun des inconvénients signalés dans plusieurs autres. Je rappelle qu'elle se trouve, 45, rue Richer, chez M. Lacroix. On peut la demander par correspondance.

Voici le moment ou jamais de se mettre à l'ouvrage pour les cadeaux de jour de l'an, qui gagnent en valeur lorsqu'ils sont exécutés par une main aimée. La maison de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac, a réuni un véritable musée de toutes ces gracieuses fantaisies, et l'on peut lui demander les porte-cigares de poche ou de fumoir, les écrans pare-lumière, les vide-poches parisiens, les buvards, les porte-montre, porte-journaux, porte-cartes, etc., etc., car si on voulait citer ici le catalogue de tous ces objets, le journal ne suffirait pas ; mais en écrivant directement, on aura renseignements précis et envois conditionnels.

On ne porte plus de robes de toile, — hélas ! le velours et le damas les ont détrônées, — mais ce n'est pas une raison pour oublier le chemin qui mène à la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet, où vous trouverez la collection la plus complète de mouchoirs de poche, depuis le mouchoir classique de la pensionnaire, jusqu'au plus splendidement illustré de broderie, au plus richement encadré de dentelle.

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, le *lait antéphélique de Candès*, 6, boulevard Saint-Denis, est et sera toujours une eau indispensable sur la table de toilette d'une femme jalouse de sa beauté et surtout de sa santé. Rien n'est plus purifiant que des ablutions de ce lait, lorsque l'on revient d'une réunion nombreuse où l'air s'est vicié et où les pores de la peau se sont altérés.

Quelle femme ne voudrait voir se perpétuer les lilas et les roses de mai ? Ce rêve, le *floral* le transporte dans la réalité. Ce puissant aliment chimique vous improvise, en plein hiver, un jardin printanier dans votre appartement. Dans du sable calciné, du verre pilé, une matière inerte quelconque, le *floral* fait pousser les plantes les plus luxuriantes de tous les climats. Cette composition coûte 1 centime environ par plante et par an. On la vend par coffrets, de 5 fr. 50, à l'Agence centrale des agriculteurs de France, 28, rue Notre-Dame-des-Victoires.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Redouter les apparences... que de sots s'y sont laissé tromper !

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.